

Arrêt

n° 246 180 du 16 décembre 2020
dans l'affaire X / III

En cause : X

**Ayant élu domicile : chez Maître B. COOPMAN, avocat,
Jules Besmestraat 126,
1081 BRUXELLES,**

Contre :

**l'Etat belge, représenté par la Ministre des Affaires sociales et de la Santé
publique, et de l'Asile et la Migration, et désormais par le Secrétaire d'Etat à
l'Asile et la Migration**

LE PRESIDENT F.F. DE LA III^{ème} CHAMBRE,

Vu la requête introduite le 5 décembre 2018 par X, de nationalité syrienne, tendant à l'annulation de la décision de refus de visa, prise le 6 novembre 2018.

Vu le titre Ier *bis*, chapitre 2, section IV, sous-section 2, de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers.

Vu les mémoires régulièrement échangés et le dossier administratif.

Vu l'ordonnance n° 80.682 du 20 décembre 2018 portant détermination du droit de rôle.

Vu l'ordonnance du 20 novembre 2020 convoquant les parties à comparaître le 10 décembre 2020.

Entendu, en son rapport, P. HARMEL, juge au contentieux des étrangers.

Entendu, en leurs observations, Me B. COOPMAN, avocat, qui comparaît pour la requérante, et Me A. PAUL *loco* Me I. SCHIPPERS, avocat, qui comparaît pour la partie défenderesse.

APRES EN AVOIR DELIBERE, REND L'ARRET SUIVANT :

1. Faits pertinents de la cause.

1.1. Le 24 avril 2018, la requérante a introduit auprès de l'ambassade de Belgique à Beyrouth (Liban), une demande de visa pour regroupement familial afin de rejoindre son époux.

1.2. Le 6 novembre 2018, la partie défenderesse a rejeté la demande de visa.

Cette décision, qui constitue l'acte attaqué, est motivée comme suit :

« Commentaire: La requérante ne peut se prévaloir des dispositions relatives à l'article 10,1,1,4 de la loi du 15/12/1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers;

En date du 24/04/2018, une demande de visa de regroupement familial a été introduite par A.E. °01/01/1990, afin de rejoindre son époux en Belgique, S.I. °13/09/1987, réfugié ;

La preuve de ce mariage a été apportée par un certificat de mariage établi le 07/03/2018 pour un mariage conclu le 28/01/2014. Qu'il s'agit d'un enregistrement tardif de ce mariage mais qu'aucun jugement prouvant cet enregistrement n'a été produit.

Considérant que l'article 27 du code de droit International privé établit qu'un acte authentique étranger est reconnu en Belgique sans qu'il faille recourir à aucune procédure si sa validité est établie conformément au droit applicable en tenant compte spécialement des articles 18 et 21.

Dès lors, il appartient à l'administration de vérifier l'authenticité de ces déclarations en tenant compte des éléments du dossier en sa possession ;

Considérant que dans sa demande d'asile datant du 08/02/2016 (date de l'interview à l'OE) auprès des autorités belges, Mr S. a déclaré être célibataire ; il mentionne ne pas avoir d'épouse ni de fiancée.

Considérant que Mr S. a signé les déclarations de sa demande d'asile et qu'il a clairement « pris connaissance de ce que je m'expose à des poursuites en cas de déclarations mensongères et frauduleuses ainsi que de ce que les membres de ma famille, dont j'aurais caché l'existence, pourraient ne pas être autorisés à me rejoindre ».

Considérant qu'il apparaît que les éléments de la demande de visa sont en contradiction avec les déclarations de Mr S. : en effet, d'après la date du mariage reprise sur le document produit (28/01/2014), Mr et Mme étaient déjà mariés avant l'arrivée de Mr S. en Belgique ; Or Mr serait parti de son pays en date du 28/08/2015 et est arrivé en Belgique le 07/09/2015. Lors de son interview dans le cadre de sa demande d'asile Mr déclare qu'il est bien célibataire et qu'il n'a pas eu de mariage ! Mr a bien signé sa demande d'asile en relisant tout et en prenant compte du fait que tout membre de famille dont il aurait caché l'existence ne pourrait pas être autorisé à le rejoindre.

Or en produisant un acte de mariage datant d'avant l'arrivée de l'époux en Belgique, le couple essaie de nous faire croire qu'ils étaient déjà mariés avant le départ du mari et ceci dans le seul but d'échapper les conditions plus stricte de la loi.

Dès lors, au vu des contradictions entre le document produit, les déclarations de Mr S. et les éléments du dossier administratif, l'authenticité du document n'est pas garantie et le document fourni ne peut être retenu comme preuve du lien matrimonial.

La demande de visa est rejetée.

[...]

Motivation

Références légales: Art. 10, §1er, al.1, 4° de la loi du 15/12/1980

Limitations:

- L'office des étrangers attire votre attention sur le fait que les conditions à remplir dans le cadre d'un regroupement familial sont cumulatives. Étant donné qu'au moins une de ces conditions n'est pas remplie, votre demande de visa est rejetée.
 - L'Office des étrangers n'a pas entièrement vérifié si les autres conditions étaient remplies.
 - En cas de nouvelle demande de visa, cette décision n'empêchera donc pas l'Office des étrangers de vérifier si ces autres conditions sont remplies, ou de lancer toute enquête ou analyse jugée nécessaire.
 - L'Office des étrangers vous invite à vérifier votre dossier avant d'introduire une nouvelle demande.
- Les conditions à remplir et les documents justificatifs à présenter sont renseignés sur le site de l'Office des étrangers (www.dofi.fgov.be) ».

2. Remarque préalable.

La requérante a déposé des pièces complémentaires par courrier du 13 mai 2020. Le dépôt de telles pièces n'est pas prévu par l'arrêté royal du 21 décembre 2006 fixant la procédure devant le Conseil.

Cependant, dans la mesure où elles constituent le reflet de la plaidoirie de la requérante à l'audience, elles ne sont pas prises en compte comme des pièces de procédure mais uniquement à titre d'information dans le cadre de l'analyse du recours (en ce sens, C.E., 1er juin 2011, n° 213.632 ; C.E., 19 novembre 2014, n° 229.211 ; C.E., 19 février 2015, n° 230.257 ; C.E., 22 septembre 2015, n° 232.271; C.E., 4 août 2016, n° 235.582).

3. Exposé du moyen.

3.1. La requérante précise dans son mémoire de synthèse ce qui suit: « *Inleiding: over de motieven of het motief voor de visumweigering en over de zogenaamde onbevoegdheid van de Raad en de zogenaamde nietigheid of onontvankelijkheid van het beroep van concludante.*

2. In de bestreden beslissing houdende weigering van visum wegens gezinsvereniging heeft concludante, daarbij uiteraard bijgestaan door haar raadsman, alle moeite gedaan om de motieven of het motief van deze weigering correct te determineren.

Blijkt - na grondige en herhaalde lezing - dat de weigering van het visum wegens gezinsvereniging slechts gestoeld is op één motief wat blijkt uit de uiteenzetting over de bewijs van het huwelijk) en de conclusie net erna: "dès lors la demande de visa est rejetée".

Het is dan ook noodgedwongen dat de kritiek van concludante zich richt op dit motief.

Dat enige motief is aldus meer bepaald dat er zou twijfel rijzen over de authenticiteit van de huwelijksakte en dus over het feit dat concludant gehuwd is of was met de heer I.S. (in casu uiteraard en begrijpelijkwijs een grondvoorwaarde voor de gezinsvereniging), wat op zijn beurt hoofdzakelijk wordt afgeleid uit het feit dat de heer S. daarover een tegenstrijdige verklaring zou hebben afgelegd op 8 februari 2016 (waarover infra meer).

Volgens verweerder heeft het feit dat concludante haar kritiek voornamelijk betrekking heeft op dit enige motief, als gevolg dat concludante in werkelijkheid geen kritiek uit op de visumweigering maar een beslissing wil uitlokken over de erkenning van een buitenlands huwelijk ("note d'observations", pag. 6); dat zou zelfs tót de nietigheid of de onontvankelijkheid van het beroep van concludante moeten leiden (eadem loco).

Dat is echter geenszins het geval. Concludante vecht alleen het enige motief aan van de weigering. Concludante ziet trouwens niet in hoe ze de weigering van visum zou kunnen aanvechten anders dan ook het enige motief daarvoor te bekritisieren. Anders oordelen zou concludante manifest het recht ontnemen van beroep tegen de visumweigering, waardoor haar een daadwerkelijk rechtsmiddel ontzegd zou worden.

3. Dat Uw Raad derhalve onbevoegd zou zijn of het beroep nietig of onontvankelijk, is niet correct.

1. Het enige motief van de visumweigering, dat uit de omstandigheden en verklaringen zou kunnen worden afgeleid dat de huwelijksakte tussen concludante en I.S. niet authentiek zou zijn en aldus niet bewezen zou zijn dat zij gehuwd zou zijn geweest met de heer I.S., is manifest onjuist en kennelijk onredelijk.

4. De bestreden beslissing van visumweigering is genomen op grond van onjuiste gegevens en miskent op kennelijk onredelijke wijze of met overschrijding van de ruime bevoegdheid waarover de verwerende partij beschikt, de bewijskracht van een authentieke akte. Er is sprake van een schending van de materiële motiveringsplicht en van de zorgvuldigheidsplicht.

5. Concludante leest - zoals gezegd - in de weigeringsbeslissing dat het belangrijkste motief voor de weigering van de gezinsvereniging, blijkens de tekst van de beslissing, het vermeende gebrek aan

bewijskracht of authenticiteit zou zijn van de huwelijksakte houdende het bewijs van het huwelijk tussen I.S. en concludante, E.A..

Dit vermeende gebrek aan bewijs en authenticiteit wordt op zijn beurt vooral afgeleid uit een zogenaamde tegenstrijdige verklaring van I.S. tijdens een verhoor op 8 februari 2016 die zou uitwijzen dat de authenticiteit van het aangeleverde bewijs van het huwelijk (de "acte de mariage") niet gegarandeerd is ("l'authenticité du document n'est pas garantie").

6. Er gebeurde inderdaad (buiten medeweten van concludante) een "eerste verhoor" van de heer S. op 8 februari 2016.

Dat verhoor moet wel even in zijn context geplaatst worden.

Van een verhoor op die datum is - op de dag van het verhoor - een kopie van een zeer bondige samenvatting van vragen en antwoorden afgeleverd aan I.S. bestaande uit twee bladzijden genaamd "Vragenlijst"; daarop was geen sprake van een vraag over de "burgerlijke stand" (gehuwd of niet).

Blijkbaar is er op de datum van dat eerste verhoor op 8 februari 2016 een tweede verhoor geweest en een tweede verslag gemaakt, bestaande uit 11 bladzijden, genaamd "Verklaring DVZ". Daarin is wel sprake van een vraag naar de "burgerlijke staat", met name is genoteerd dat I.S. "ongetrouwd" zou zijn. Van dat verslag genaamd "verklaring DVZ" heeft I. in 2016 nooit een kopie gekregen. Hij heeft daar alleen een kopie van kunnen bekomen in november 2018 toen hij deze kopie persoonlijk ging opvragen en halen bij het Commissariaat-generaal voor de Vluchtelingen te Brussel (gelet op de redengeving van de thans bestreden beslissing!!).

NB. Daar dit stuk niet in het bezit was van I.S., kan het al zeker niet in het bezit zijn geweest van concludante toen zij haar visumaanvraag indiende in april 2018.

Welnu, I.S. weet pertinent en heeft zulks ook ten aanzien van de raadsman van concludante bevestigd, dat hij op 8 februari 2016 nooit verklaard heeft dat hij ongetrouwd is (althans niet in de gebruikelijke betekenis van het woord; cf. infra). Hij had zoals gezegd geen kopie gekregen van de "verklaring DVZ" zodat hij dat ook niet kon nazien (of laten nazien door iemand de taal machtig).

I.S. vraagt zich af of er geen audio-opname is van het verhoor aangezien daaruit zou blijken dat hij zeker geen verklaring heeft afgelegd dat hij niet getrouwd was. Hij weet pertinent dat hij heeft verklaard dat hij getrouwd is (minstens in de gebruikelijke betekenis van het woord wat in de Arabische of moslimcultuur kan verwijzen naar een zogenaamd religieus huwelijk dat burgerlijk erkend is).

Misschien is er door onoplettendheid een fout in de vertaling gebeurd door de tolk aanwezig bij het verhoor; dat is niet meer te verifiëren.

I.S. heeft de betrokken verklaring als zou hij "ongetrouwd" zijn, zoals gezegd, nooit echt kunnen nalezen, zeker toen hij op dat moment de Nederlandse taal nog niet machtig was. Had hij dat echt, en met bijstand, kunnen nalezen, dan had hij dat zeker rechtgezet.

Het is goed mogelijk dat als er ooit zou zijn gesproken over een "ongetrouwd" statuut, dat dit verwijst naar het feit dat I.S. geen uitspraak kon doen over de burgerrechtelijke erkenning, in Syrië dan wel in België, van een in Syrië in 2014 met concludante voltrokken religieus huwelijk.

Dit is ook een eventuele verklaring die wordt ondersteund door een getuigenis van T.L., een sociaal assistente bij het OCMW van Zemst, die I.S. van bij zijn aankomst in België heeft begeleid (stuk4b). De verwijzing naar het status "ongetrouwd" in de "Verklaring DVZ" is derhalve op zichzelf zelfs al voor interpretatie vatbaar, nuance die in de bestreden beslissing van verweerder ook niet wordt gemaakt.

In tempore non suspecto en ten aanzien van alle mogelijke instanties heeft I.S. steeds verteld getrouwd te zijn vanaf 2014 (stuk 3 en 4a-4c).

Een aantal personen in Zemst van onberispelijke reputatie, die beroepshalve bij de asielaanvraag van I.S. betrokken zijn geweest vanaf het najaar van 2015, kunnen bevestigen dat I.S. al jaar en dag en sedert zijn aankomst in Zemst gekend is als een getrouwd persoon (stuk 4a-c). Deze verklaringen zijn

afkomstig van twee sociaal assistenten van het OCMW (stuk 4ab) evenals van de poetsvrouw werkzaam bij de gemeente die belast was met het poetsen van de lokalen van het LOI (lokaal opvanginitiatief) te Zemst (stuk 4c).

Op 21 maart 2017 is I.S. nogmaals "ter bespreking van zijn asielaanvraag" ondervraagd door het Commissariaat-Generaal voor de Vluchtelingen (stuk 3: "gehoorverslag dd. 21.03.2017). Ook daarin verklaart hij klaar en duidelijk (pag. 5-6) dat hij reeds sedert januari 2014 gehuwd is met concludante.

7. Wat de bewijzen van het huwelijk voor het overige betreft:

Dat I.S. en concludante gehuwd zijn en zulks in het jaar 2014, staat buiten kijf, laat staan dat het tegendeel - dat ze ongehuwd zijn of dat hun huwelijksakte niet authentiek zou zijn - zou kunnen blijken uit de verklaringen en omstandigheden.

De officiële bewijsstukken van het huwelijk zijn voor Uw Raad - nogmaals - gevoegd als stuk 7 en 8. Er bestaat dus een bewijs van de rechtbank in Hama (huidige woonplaats van concludante waar zij ook werkzaam is) dat het huwelijk is voltrokken en officieel als dusdanig gekend is in Syrië. Dat bewijs is als bijlage bij het voor concludante ingediende verzoekschrift gevoegd. Dat bewijsstuk uit Hama moest noodzakelijkerwijs door Hama worden afgeleverd omdat dit de woonplaats is van concludante.

8. Het feit dat de bewijsstukken van het huwelijk uit 2014 waaronder de fameuze in twijfel getrokken "acte de mariage"7 dateren van het jaar 2018 is niet zo "verdacht" als de bestreden beslissing töt visumweigering wil doen uitschijnen, maar eenvoudig verklaarbaar omdat bij de visumaanvraag van 24.04.2018 geëist wordt dat de overtuigingsstukken in het dossier en dus ook de bewijsstukken van het huwelijk gevoegd bij de aanvraag, maximaal zes maanden oud zijn. Uiteraard kan uit die recente datering dan niet worden afgeleid dat die stukken niet waarachtig zouden zijn. Deze stukken zijn (in 2018) gelegaliseerd in Beiroet omdat er in Syrië geen Belgische ambassade is.

9. I.S. beschikt nu ook over een bewijsstuk uit Palestina met name het "familieboekje" (soort trouwboekje); een bewijsstuk uit Syrië is er niet want concludante woont in Syrië, is Syrisch maar blijkbaar krijg je geen "trouwboekje" in Syrië als je gehuwd bent met een vreemdeling (in casu een Palestijn). Dat trouwboekje uit Palestina is ondertussen - zoals beloofd in het inleidende beroepsschrift van concludante - bijgebracht: I.S. heeft een gelegaliseerde kopie opgevraagd en dat is hem vorige maand vanuit Palestina met koerierdienst bezorgd. Dit is nu aan het dossier toegevoegd (als stuk 10).

De huwelijksceremonie is voltrokken in het appartement van I. in Lattakia. Dit in aanwezigheid van een Syrische Imam. Dat was geregeld door de vader van de bruid (concludante). Met het bewijs van het huwelijk zoals opgesteld door de imam zijn I. en concludante en haar vader en twee getuigen naar de religieuze rechtbank getrokken in Tartouz.

Van de huwelijksplechtigheid en -feest zijn ook foto's, waarvan in het beroepsschrift van concludante beloofd is dat die zo vlug mogelijk zouden worden gevoegd (wat ondertussen gebeurd is: zie stuk 11).

Op 28 januari 2014 woonde I. in Syrië. Concludante en I.S. huwden daar en woonden daar samen op een appartement (stuk 9).

I.S. was in 2005 töt 2014 voor zijn studies als burgerlijk ingenieur in Syrië, aan de universiteit Tishreen te Lattakia. Kopie van dat diploma is bezorgd en gevoegd (vertaald; stuk 5). I. studeerde af in het najaar van 2013.

Ook concludante studeerde aan dezelfde universiteit, ook als burgerlijk ingenieur. Zij studeerde af enkele maanden later (stuk 6: diploma 2014).

Het is na voleindiging van de studie van I. dat beide zijn gehuwd. Op 28 januari 2014 zijn ze gaan samenwonen in Lattakia in het appartement (adres in de wijk Alzra'a) gehuurd door I.. Een verblijfsbewijs daarvan is door I. in 2017 aan het dossier van het Commissariaat-generaal voor de Vluchtelingen gevoegd (thans zoals gezegd gevoegd als stuk 9). Dit bewijs had hij in 2013 (sic) aangevraagd om een verlenging te kunnen krijgen van zijn verblijfskaart in Syrië; verblijfskaarten om studiereden zijn immers maar een jaar geldig.

10. Uit al deze documenten en eensluidende feiten kan of had minstens – ware de administratief voldoende zorgvuldig geweest -, kunnen worden afgeleid dat I. S. en concluante wel degelijk gehuwd zijn en zulks sedert januari 2014.

11. Alleszins kan uit het geheel der feiten - zeker als ze grondig werden bestudeerd en het onderzoek ernstig was gevoerd en al zeker als aan concluante de kans gegeven was om een volledig dossier voor te leggen -, worden afgeleid dat minstens het tegendeel niet bewezen is of zulks niet waarschijnlijker voorkomt zogenaamd vanwege een eenmalige eventueel (cf. supra) tegenstrijdige verklaring uit 2016.

Het enig motief voor de visumweigering houdt dus geen steek of leidt zeker niet wettig tót de conclusie dat de authenticiteit van enig bewijsstuk van het huwelijk daardoor ondermijnd wordt. Minstens is er sprake van onzorgvuldigheid om hierover geen verder onderzoek te verrichten of tegenspraak te organiseren.

12. Concluante merkt overigens op dat geen enkel stuk dat door concluante als overtuigingsstuk wordt aangevoerd door verweerder van valsheid is beticht, en zeker al niet in de "note d'observations" van verweerder, waarvan akte.

13. Uit al het voorgaande volgt dat de bestreden beslissing van visumweigering is genomen op grond van onjuiste gegevens; ze miskent op kennelijk onredelijke wijze en met overschrijding van de bevoegdheid en de miskening van de onderzoeksplicht waarover de verwerende partij beschikt, de bewijskracht van een authentieke akte. Er is sprake van een schending van de materiële motiveringsplicht en van de zorgvuldigheidsplicht van de overheid: als vastgesteld wordt dat een eenmalige verklaring strijdig zou zijn (quod non) met de authenticiteit van een huwelijksakte, is meer onderzoek naar de realiteit van het huwelijk nodig; dat volgt alleen al uit de zorgvuldigheidsplicht en uit de materiële motiveringplicht dat een beslissing door voldoende motieven moet worden geschraagd".

3.2. La requérante prend un moyen unique intitulé « Miskening van de rechten van verdediging en van het recht op een eerlijke rechtsbedeling

2.1. De miskening van het recht van verdediging en het recht op een eerlijke rechtsbedeling

14. Mocht Uw Raad nog niet overtuigd zijn van het feit dat het enige motief – dat de authenticiteit van de bewijsstukken van het huwelijk tegengesproken is -, manifest onjuist is of minstens op onvolledig dossiergegevens gestoeld, dan zal Uw Raad minstens de bestreden beslissing vernietigen omdat onvoldoende met inachtneming van de regels van het recht op een eerlijke rechtsbedeling en een behoorlijk bestuur ter overwegende motivering van de visumweigering, louter kan verwezen worden naar een kleine passus in een verhoor van 2016 dat een overwegende waarde zou hebben om de authenticiteit van ander officieel bewijs aan te tasten:

- verhoor waarvan aan de ondervraagde zoals hoger uitgelegd geen kopie was afgeleverd (zodat hij de juistheid ervan nooit heeft kunnen nazien en zodat concluante er al zeker niet kon over beschikken of er rekening mee houden bij haar bewijsvoering);

- terwijl bij dat verhoor (als dat al zo decisief zou kunnen zijn) geen bijstand van een advocaat voorzien was;

- terwijl het verslag van dat verhoor in een taal is gesteld die de ondervraagde niet machtig is en was;

- terwijl zoals gezegd dat element niet bekend was aan concluante, de echtgenote van de ondervraagde, of bekend is geraakt tijdens de visumaanvraagprocedure (waardoor het stuk als zodanig zeker nooit aan tegenspraak onderworpen is geweest wat de aanvraagster van het visum zelf betreft);

- terwijl deze zogenaamde verklaring, wat de gehuwde status betreft, zeker al tegenstrijdig is met latere verklaringen bij dezelfde instantie van dezelfde ondervraagde;

- terwijl omtrent dit element eenvoudigweg geen tegenspraak of verdediging mogelijk is geweest aangezien dit klaarblijkelijk ambtshalve en zonder dat dit stuk ter kennis was aan een belanghebbende

partij zoals concludante en haar echtgenoot, door verweerder is aangevoerd als belangrijkste redengeving voor de weigering zonder dat op een of andere manier de gelegenheid werd geboden aan de aanvraagster om hierover verweer te bieden;

- terwijl uit die passus van dat verhoor zelfs geeneens blijkt dat de huwelijkse staat verwijst naar een burgerrechtelijke erkenning of naar een huwelijk in de gebruikelijke betekenis van het woord;

- terwijl in ieder geval ook nooit aan concludante of haar echtgenoot de gelegenheid is verschaft om het zogenaamd ontbrekend bewijs - als daar al sprake van zou zijn geweest - te vervolledigen;

- terwijl - ware er een hoorrecht geweest - concludante en haar echtgenoot dit zeker en vast zouden hebben rechtgezet en de zogenaamd tegenstrijdige verklaring zouden hebben kunnen tegenspreken met menigvuldige elementen zoals hoger aangetoond.

2.2. De drievoudige repliek van verweerder

15. In zijn "note d'observations" (pag. 4 onderaan) stelt verweerder vooreerst dat artikel 6 van het Europees Verdrag voor de Rechten van de Mens niet van toepassing zou zijn in onderhavige procédure.

Voor zover dit laatste correct zou zijn - het zou hoogdravend zijn mocht concludante dit verder bekritisieren aangezien dit blijkbaar vaste rechtspraak is van Uw Raad -, merkt concludante op dat het recht op een eerlijk procès en het recht op verdediging als ze al niet voortvloeien uit het EVRM, in het Belgische recht ook bestaan.

16. Er zijn inderdaad algemene rechtsbeginselen die gelden voor elke procédure, ongeacht het zogenaamd "jurisdictioneel" karakter of niet daarvan. Ook omwille van het feit dat de administraties en de Belgische Staat in kwestie gebonden zijn door de beginselen van behoorlijk bestuur, geldt het recht van verdediging en op een eerlijke rechtsbedeling.

Dit laatste lijkt verweerder trouwens te erkennen ("note d'observations", pag. 5 bovenaan), maar verweerder voegt eraan toe dat de schendingen van dat recht van verdediging en het recht op een behoorlijke rechtsbedeling niet voldoende precies zouden zijn omschreven ("à défaut de précision") en het middel aldus onontvankelijk zou zijn.

Concludant begrijpt echter niet hoe volgens verweerder de negen concreet aangeduide miskenningen (negen gedachtenstrepen hierboven, randnr. 14) niet voldoende "precies" zouden zijn. Verweerder heeft blijkbaar de akte van beroep van concludante niet goed gelezen.

17. Voorts stelt verweerder elders in zijn "note d'observations" (pag. 6) dat concludante niet zou aantonen in welke mate zij haar rechten (van verdediging) niet heeft kunnen doen gelden. Nochtans is concludante heel duidelijk in haar uiteenzetting hierboven (2.1.) met negen aangeduide miskenningen. Nergens in de loop van de administratieve procédure is concludante in de gelegenheid geweest om tegenspraak te voeren over laat staan zich te verdedigen tegen het feit dat een verslag van een verklaring van haar echtgenoot in een verhoor van 2016 (dat hij noch zij kenden) alleenlijk als element zou worden aangevoerd om de authenticiteit van de door haar bijgebrachte bewijzen van het huwelijk in twijfel te trekken. Dit is dus met voldoende "precisie" verduidelijkt.

Concludante was weliswaar "in de gelegenheid" bewijsstukken bij te brengen (cf. "note d'observations", pag. 6 : "une demande de visa qu'elle a introduite et dans le cadre de laquelle elle a pu-et dû compte tenu du principe général selon lequel la charge de la preuve incombe au demandeur - fournir tous les éléments de nature à influencer la prise de décision. (...) dès lors qu'elle lui reproche en vain de ne pas lui avoir donné l'occasion de faire valoir son point de vue") maar die gelegenheid is een kennelijk onredelijk standpunt aangevoerd door verweerder in casu als men weet dat concludante en Ibrahim SAQER zelfs geen kopie hadden bekomen van dat verslag in kwestie en concludante dit stuk hoegenaamd niet kende of kon kennen, waardoor deze "gelegenheid" in concreto oneigenlijk was. De aanvoering van het verhoor uit 2016 was immers onvoorzienbaar voor concludante zodat de gelegenheid van haar bewijsvoering dienaangaande de facto niet bestond en niet kan bestaan hebben.

Punt is vooral dat de authenticiteit van het bewijsstuk/ de bewijsstukken dat/die door concludante is/zijn bijgebracht van haar huwelijk, zijn ontkracht door elementen die niet aan haar tegenspraak zijn

onderworpen en waarover en waartegen dus geen repliek mogelijk was - zeker niet bij indiening van het aanvraagdossier - of waardoor geen aanvulling van bewijs lopende de administratieve procédure mogelijk is geweest.

Ook op dit punt is de repliek van verweerder krachteloos.

2.3. Er is ten overvloede ook sprake van een schending van artikel 8 EVRM

18. Al het voorgaande wijst ook op een schending van artikel 8 EVRM en het recht op bescherming van het gezinsleven waar zowel concludante als haar echtgenoot gebeurlijk recht op hebben. Dit recht kan weliswaar worden beknot maar niet op een wijze dat er andere algemene grondbeginselen van het recht mee in gedrang worden gebracht zoals het recht op een eerlijk procès. Het recht op gezinshereniging is een verlengde van het recht op het samenleven van een gezin maar dan in een grensoverschrijdende situatie.

Dit kan niet in gedrang worden gebracht op de manier zoals dit alhier is gebeurd met name door een niet aan tegenspraak onderworpen procedure en verwerping van bewijs zonder ernstige mogelijkheid van repliek.

Zelfs als dit zou volgen uit een Belgische wetsbepaling die zou stellen dat het aan concludante was om een "volledig" bewijs van het huwelijk bij te brengen, waardoor zij zogenaamd het "bewijsrisico" zou dragen, is het onproportioneel om zonder tegenspraak de authenticiteit van een stuk ten bewijze aangevoerd te verwerpen op grond van een aan concludante ongekend ander document zonder dat daarover tegenspraak is georganiseerd. Aldus geïnterpreteerd is dergelijke wetsbepaling uit het vreemdelingenrecht of het burgerlijk recht, strijdig met artikel 8 EVRM want een onproportionele inbreuk.

2.4. De eventuele ongrondwettigheid van de interpretatie door verweerder

19. In feite huldigt verweerder, zich verschuilende achter vermeende precedënten van Uw Raad, de stelling dat concludante zonder enige verweermogelijkheid moet ondergaan dat de authenticiteit van een bewijsstuk dat door haar wordt aangevoerd en dat decisief is voor het dossier (het huwelijk zijnde een grondvoorwaarde voor de gezinshereniging) kan worden ter discussie gesteld op grond van een ander stuk dat zij zelfs niet kent.

Dat brengt een ongelijke behandeling mee met andere rechtsonderhorigen di immers gemeenrechtelijk in de mogelijkheid zijn om wanneer een door hen aangevoerd bewijsstuk van valsheid wordt beticht, daarover verweer te bieden.

Concludante weet dat er slechts sprake kan zijn van een schending van het gelijkheidsbeginsel indien concludante met feitelijke en concrete gegevens aantoont dat gelijke gevallen ongelijk worden behandeld. Concludante klaagt aldus aan dat zij in tegenstelling met andere rechtsonderhorigen niet het recht heeft (gehad) om zich te verweren tegen het vermeende gebrek aan authenticiteit van haar bewijsstuk, terwijl alle rechtsonderhorigen in dit land dit wel kunnen.

Concludante verwijst, exemplatief, naar artikel 895 e.v. van het Gerechtelijk Wetboek en naar het beginsel van het recht van verdediging dat noopt tót heropening van debatten alvorens niet aan tegenspraak onderworpen excepties worden behandeld {non ultra petita-beginsel ofte beschikkingsbeginsel}.

20. Dergelijke ongelijkheid is een ongrondwettige of niet verdragsconforme interpretatie van de betrokken wetsbepalingen (art. 10-11 van de Grondwet en het equivalent in het artikel 26 van het BUPO-verdrag). Zulke ongrondwettige en niet verdragsconforme interpretatie zal door Uw Raad uiteraard niet worden bijgetreden ».

4. Examen du moyen.

4.1. Conformément à l'article 39/81, alinéas 5 et 7, de la loi précitée du 15 décembre 1980, le Conseil « statue sur la base du mémoire de synthèse », lequel « résume tous les moyens invoqués ».

4.2.1. La requérante formule des considérations visant à remettre en cause la motivation adoptée par la partie défenderesse à l'encontre de l'acte de mariage qu'elle a produit afin de prouver son lien matrimonial.

A cet égard, le Conseil est une juridiction administrative instituée en application de l'article 146 de la Constitution. Dès lors, que surgit une contestation relative à sa juridiction, l'article 144 de la Constitution dispose que les contestations qui ont pour objet des droits civils sont exclusivement du ressort des cours et tribunaux, et que l'article 145 de la Constitution dispose quant à lui que les contestations qui ont pour objet des droits politiques sont du ressort des cours et des tribunaux, sauf les exceptions établies par la loi. La nature du droit sur lequel porte le litige est dès lors essentielle pour opérer la distinction entre, d'une part, la compétence exclusive des cours et des tribunaux concernant les contestations relatives à des droits civils et, d'autre part, sa compétence de principe concernant les contestations relatives à des droits politiques, à laquelle le législateur peut déroger (M. LEROY, *Contentieux administratif*, Bruxelles, Bruylant, 2008, 86).

Le Législateur a fait application de la possibilité lui offerte par l'article 145 de la Constitution de confier à la juridiction administrative qu'est le Conseil, le contentieux relatif aux lois sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers (Loi du 15 septembre 2006 réformant le Conseil d'Etat et créant le Conseil du contentieux des étrangers, Exposé des motifs, Doc. Pari. Chambre, sess. 2005-2006, n° 51K2479/001, 91). L'article 39/1, § 1^{er}, alinéa 2, de la loi précitée du 15 décembre 1980 dispose ainsi que: «*Le Conseil est une juridiction administrative, seule compétente pour connaître des recours introduits à l'encontre de décisions individuelles prises en application des lois sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers.* ». L'article 39/2, § 2, de la même loi précise, en outre, que le Conseil, lorsqu'il statue en annulation, se prononce sur les recours pour violation des formes soit substantielles, soit prescrites à peine de nullité, excès ou détournement de pouvoir. Il en résulte que dans le cadre de cette disposition, la compétence du Conseil en tant que juge d'annulation, se limite à vérifier si aucune règle de droit objectif, *sensu lato*, n'a été méconnue par la décision prise dans le cadre de la loi précitée du 15 décembre 1980. Il n'appartient, par conséquent, pas au Conseil de se prononcer sur l'opportunité d'un acte administratif. Si l'acte attaqué viole une norme dudit droit objectif, il peut être annulé et l'autorité administrative doit réexaminer la demande en prenant en considération la violation du droit objectif, telle qu'elle a été constatée par le Conseil.

Il résulte de ce qui précède que le Conseil a, en principe, un pouvoir de juridiction pour, dans les limites précitées, statuer sur la légalité de la décision entreprise.

Toutefois, cela ne signifie pas que le Conseil, dans le cadre de l'examen de son pouvoir de juridiction, est lié par l'objet tel que qualifié dans le recours (*petitum*). La circonstance que la requérante sollicite la suspension et l'annulation d'une décision prise en vertu de la loi précitée du 15 décembre 1980 n'implique en effet pas, *de facto*, que le Conseil dispose de la compétence juridictionnelle pour ce faire (cfr. J. VELU, conclusion sous Cass. 10 avril 1987, Arr. Cass. 1986-87, 1046). Le Conseil doit ainsi analyser la cause d'annulation et de suspension invoquée dans le moyen (*causa petendi*), et ce, afin de vérifier si l'objet réel et direct du recours n'excède pas son pouvoir de juridiction (Cass. 27 novembre 1952, Pas. 1953, I, 184; C. HUBERLANT, « *Le Conseil d'Etat et la compétence générale du pouvoir judiciaire établie par les articles 92 et 93 de la Constitution* », J.T., 1960, 79; J. SALMON, *Le Conseil d'Etat*, Bruxelles, Bruylant, 1994, 249; C. BERX, *Rechtsbescherming van de burger tegen de overheid*, Anvers, Intersentia, 2000, 140 et 141). Le cas échéant, le Conseil doit se déclarer sans juridiction.

Le Conseil est, par conséquent, sans juridiction pour connaître des contestations qui portent sur des droits civils ou encore pour connaître des contestations qui portent sur des droits politiques que le législateur ne lui a pas expressément attribuées. De même, le Conseil ne peut pas connaître d'un recours ou d'un moyen dont l'objet réel et direct est de l'amener à se prononcer sur de telles contestations.

La répartition de compétences entre les cours et les tribunaux et le Conseil peut avoir pour conséquence que différentes questions juridiques afférentes à un seul et même acte peuvent être soumises à l'appréciation de différents juges. Le Conseil disposant exclusivement des compétences lui attribuées, celles-ci doivent être interprétées de manière restrictive en manière telle que la requérante peut être confrontée à l'inconvénient de devoir saisir plusieurs juridictions.

La répartition de la juridiction précitée peut également impliquer que, dans l'hypothèse où deux décisions seraient prises dans un seul « *instrumentum* », comme en l'espèce, une décision de refus de visa, d'une part, et un acte de mariage non légalisé, d'autre part, une stricte distinction doit être opérée entre ces décisions.

4.2.2. En l'espèce, le Conseil est saisi d'un recours en annulation contre une décision de refus de visa en vue d'un regroupement familial prise en application de la loi précitée du 15 décembre 1980. Cette décision repose sur des développements factuels qui sont notamment articulés autour de l'article 27 du Code de droit international privé. La partie défenderesse en arrive à la conclusion qu' « *au vu des contradictions entre le document produit, les déclarations de Mr S. et les éléments du dossier administratif, l'authenticité du document n'est pas garantie et le document fourni ne peut être retenu comme preuve du lien matrimonial* », ce qui ne peut entraîner l'octroi d'un visa dans le chef de la requérante.

La motivation de la décision entreprise est ainsi fondée exclusivement sur le refus de la partie défenderesse de reconnaître le lien matrimonial de la requérante et, partant, de lui octroyer, pour cette raison, un visa en vue de rejoindre son époux. En d'autres termes, il apparaît que, dans le cas d'espèce, la motivation de la décision entreprise repose sur une décision de non reconnaissance d'un acte authentique étranger, à l'exclusion de tout autre motif qui lui serait propre, de manière telle que le pouvoir de juridiction du Conseil ne peut s'exercer sur cette décision conformément à l'enseignement qui vient d'être exposé *supra*, le Tribunal de Première instance étant seul compétent pour se prononcer à cet égard.

Ce constat est conforme à la jurisprudence du Conseil d'Etat qui s'est prononcé dans différents cas d'espèce de la manière suivante : « (...) *Considérant que le droit au séjour du requérant lié à la qualité de conjoint d'une Belge est contesté par voie de conséquence de la contestation qui porte sur cette qualité; que l'autorité ne pouvait valablement se prononcer sur le droit au séjour sans préjuger d'une décision qu'il n'appartient qu'au tribunal de première instance de prendre (...)* » (C.E., 23 mars 2006, n° 156.831), et « (...) *qu'en constatant qu'en cas de refus de reconnaissance par l'autorité, l'article 27, § 1er, du Code de droit international privé, combiné avec l'article 23 du même Code, réserve désormais au tribunal de première instance la compétence de connaître d'une demande concernant la reconnaissance de la validité d'un acte authentique étranger, en se déclarant sans juridiction sur cette base, (...), le Conseil du contentieux des étrangers n'a violé aucune des dispositions visées au moyen (...)* » (C.E., 1^{er} avril 2009, n° 192.125).

Partant, le Conseil est sans juridiction pour connaître de l'argumentaire exposé qui vise à contester l'acte de mariage non légalisé produit par la requérante.

4.2.3. En ce qui concerne la violation des droits de la défense, du droit à un procès équitable et l'argumentation relative au Code judiciaire ainsi qu'à une prétendue inconstitutionnalité et à l'invocation des articles 10 et 11 de la Constitution, le Conseil n'aperçoit pas la pertinence du grief de la requérante dans la mesure où elle a pu introduire un recours à l'encontre de la décision entreprise, et partant, a pu faire valoir l'ensemble de ses moyens de défense. Il y a également lieu de préciser qu'il appartenait à la requérante de diligenter un recours auprès du Tribunal de Première instance, qui, ainsi que démontré *supra*, est seul compétent pour connaître des contestations portant sur l'authenticité d'un acte étranger.

Le Conseil ajoute que la requérante tente, par cette argumentation, de contester la motivation de la décision entreprise relative à l'acte de mariage produit, ce qui ne saurait dès lors être retenu.

A toutes fins utiles, il convient de rappeler que les contestations qui portent sur des décisions prises en exécution de la loi précitée du 15 décembre 1980 ne se rapportent ni à un droit civil, ni à une accusation en matière pénale et sont de nature purement administrative et non juridictionnelle, de sorte qu'elles n'entrent pas dans le champ d'application de l'article 6 de la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales.

En outre, s'agissant du grief fait à la partie défenderesse de ne pas avoir entendu la requérante et de ne pas avoir demandé des informations supplémentaires, le Conseil estime qu'il a trait à la décision préalable de refus de reconnaissance de l'acte de mariage. Il appartient donc également au Tribunal de Première instance de se prononcer à cet égard.

En tout état de cause, le Conseil précise que la requérante a introduit une demande de visa en vue d'un regroupement familial avec son conjoint, en telle sorte qu'elle a eu la possibilité de produire tous les éléments qu'elle a estimé utiles pour démontrer qu'elle remplit les conditions du visa sollicité. En effet, une jurisprudence administrative constante enseigne que c'est au demandeur qui se prévaut d'une situation susceptible d'avoir une influence sur l'examen de sa situation administrative, qu'il incombe d'en informer l'administration qui, pour sa part, ne saurait être tenue de procéder à des investigations, sous peine de la placer dans l'impossibilité de donner suite dans un délai admissible aux nombreuses demandes dont elle est saisie (en ce sens, notamment: C.E., arrêt n° 109.684, 7 août 2002). Il ne peut donc être reproché à la partie défenderesse de ne pas avoir interpellé la requérante, avant la prise de

l'acte attaqué. Il appartenait à celle-ci de produire les documents susceptibles de démontrer valablement qu'elle remplit les conditions pour bénéficier d'un regroupement familial.

De surcroît, force est de relever qu'elle reste en défaut de préciser quel élément elle aurait pu faire valoir si elle avait été entendue, en telle sorte que son grief n'est pas fondé en l'espèce.

Il résulte de ce qui précède que la partie défenderesse a correctement motivé la décision litigieuse en prenant en considération l'ensemble des éléments du dossier et n'a nullement méconnu l'article 6 de la Convention précitée et les droits de la défense.

4.3.1. En ce qui concerne la méconnaissance alléguée de l'article 8 de la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme, celle-ci a été développée uniquement dans le mémoire de synthèse en telle sorte que n'étant pas le développement d'un moyen invoqué dans la requête, il n'y a pas lieu d'y avoir égard, la requérante ne précisant pas pour quelle raison il ne l'a pas fait valoir dans sa requête.

A toutes fins utiles, l'article 8 précité, qui fixe le principe selon lequel toute personne a droit au respect de sa vie privée et familiale, de son domicile et de sa correspondance, n'est pas absolu. Ainsi, l'alinéa deux de cette disposition autorise l'ingérence de l'autorité publique, pour autant que celle-ci soit prévue par la loi et constitue une mesure nécessaire à certains impératifs précis qu'elle énumère. Le Conseil rappelle également que la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme a, à diverses occasions, considéré que cette disposition ne garantissait pas en tant que tel le droit pour une personne de pénétrer et de s'établir dans un pays dont elle n'est pas ressortissante.

4.3.2. En l'espèce, la décision querellée est prise en application de la loi précitée du 15 décembre 1980 dont les dispositions doivent être considérées comme constituant des mesures qui, dans une société démocratique, sont nécessaires pour contrôler l'entrée des non nationaux sur le territoire national (voir notamment les arrêts Abdulaziz, Kabales et Balkandali du 28 mai 1985, et Cruz Varas et autres du 20 mars 1991; C.E. 24 mars 2000, n° 86.204) en sorte que la décision entreprise ne peut, en tant que telle, être considérée comme constituant une violation de l'article 8 de la Convention précitée.

En tout état de cause, le Conseil constate qu'aux termes d'une motivation qu'il n'appartient pas au Conseil de vérifier (ainsi qu'il ressort de l'examen opéré *supra*), la partie défenderesse a remis en cause l'existence du lien conjugal entre la requérante et son époux, en telle sorte que la vie familiale alléguée, laquelle n'est au demeurant pas étayée, ne saurait être présumée. De plus, les effets de la décision attaquée sont limités à l'accès au territoire belge et la requérante ne démontre pas *in concreto* pourquoi sa prétendue vie familiale ne pourrait se poursuivre ailleurs qu'en Belgique se limitant à soutenir : « *Al het voorgaande wijst ook op een schending van artikel 8 EVRM en het recht op bescherming van het gezinsleven waar zowel concludante als haar echtgenoot gebeurlijk recht op hebben. Dit recht kan weliswaar worden beknot maar niet op een wijze dat er andere algemene grondbeginselen van het recht mee in gedrang worden gebracht zoals het recht op een eerlijk proces. Het recht op gezinsvereniging is een verlengde van het recht op het samenleven van een gezin maar dan in een grensoverschrijdende situatie.*

Dit kan niet in gedrang worden gebracht op de manier zoals dit alhier is gebeurd met name door een niet aan tegenspraak onderworpen procedure en verwerping van bewijs zonder ernstige mogelijkheid van repliek.

Zelfs als dit zou volgen uit een Belgische wetsbepaling die zou stellen dat het aan concludante was om een "volledig" bewijs van het huwelijk bij te brengen, waardoor zij zogenaamd het "bewijsrisico" zou dragen, is het onproportioneel om zonder tegenspraak de authenticiteit van een stuk ten bewijze aangevoerd te verwerpen op grond van een aan concludante ongekend ander document zonder dat daarover tegenspraak is georganiseerd. Aldus geïnterpreteerd is dergelijke wetsbepaling uit het vreemdelingenrecht of het burgerlijk recht, strijdig met artikel 8 EVRM want een onproportionele inbreuk»; ce qui ne permet pas de renverser le constat qui précède.

De surcroît, elle reste en défaut de démontrer le caractère disproportionné de la décision entreprise. Partant, la violation de l'article 8 de la Convention précitée ne peut être retenue.

Quant aux documents et photographies joints au présent recours, ces éléments n'ont pas été présentés à l'appui de la demande de visa introduite par la requérante. Il s'ensuit qu'il ne saurait être reproché à la partie défenderesse de ne pas en avoir tenu compte au moment de la prise de la décision querellée dans la mesure où les éléments qui n'avaient pas été portés par la requérante à la connaissance de

l'autorité en temps utiles, c'est-à-dire avant que celle-ci ne prenne sa décision, ne peuvent être pris en compte pour en apprécier la légalité.

Le moyen n'est, dès lors, pas fondé.

4. Au vu de ce qui précède, il convient de mettre les dépens du recours à la charge de la requérante.

PAR CES MOTIFS, LE CONSEIL DU CONTENTIEUX DES ETRANGERS DECIDE :

Article 1^{er}

La requête en annulation est rejetée.

Article 2

Les dépens, liquidés à la somme de cent quatre-vingt-six euros, sont mis à charge de la requérante.

Ainsi prononcé à Bruxelles, en audience publique, le seize décembre deux mille vingt par :

M. P. HARMEL, président f.f., juge au contentieux des étrangers,

M. A. D. NYEMECK, Greffier.

Le greffier, Le président,

A. D. NYEMECK

P. HARMEL